

Préface

C'était il y a près de trente ans, début septembre 1991. Par une belle journée d'été, je vis arriver dans mon bureau lyonnais du quai Claude-Bernard, un religieux d'allure juvénile et sportive, vêtu d'une chemisette grise et d'un pantalon de toile, pieds nus dans ses sandales. Il s'agissait du frère Henry Donneaud, qui s'acheminait vers la fin de sa formation initiale dans la province dominicaine de Toulouse: il sera ordonné prêtre l'année suivante. Il m'avait demandé par lettre, le 4 avril précédent, de participer au colloque prévu à Toulouse en 1993 pour fêter le centenaire de la *Revue thomiste*. Une telle proposition tombait à pic pour moi, qui méditait d'élargir le champ de mes recherches, de l'histoire de l'entrée des catholiques en œcuménisme à une « histoire non théologique » de la théologie ayant permis l'éclosion d'un tel mouvement de rapprochement entre chrétiens séparés. Au moment où une commande lyonnaise sur l'histoire de la collection « Sources chrétiennes » m'ouvrait les archives françaises de la Compagnie de Jésus, Henry Donneaud m'offrait la possibilité de travailler dans les archives dominicaines de Toulouse, où m'accueillit le regretté Bernard Montagnes. Il en résulta une intervention au colloque du centenaire et un texte sur le dialogue manqué de 1946-1948 entre Saint-Maximin et Fourvière à propos de la méthode en théologie et de la place que devait y occuper le thomisme¹. Ils ont joué un rôle important dans ma réflexion et dans mon parcours intellectuel.

Sans pouvoir bénéficier du biennium d'études doctorales qui aurait facilité ses recherches, Henry Donneaud n'en poursuit pas moins la formation spécialisée destinée à en faire un historien de la théologie médiévale et un théologien voué à l'enseignement. Monument de science, sa thèse de doctorat toulousaine sur la « sacra doctrina » au Moyen Âge central a été publiée en 2006, dans un ouvrage qui a fait date: *Théologie et intelligence de la foi au XIII^e siècle*. Elle lui a valu la chaire de théologie fondamentale à la faculté de théologie de l'Institut catholique de Toulouse qu'il occupe toujours. Il se présente donc d'abord comme théologien et comme spécialiste de la théologie médiévale. En parallèle à ses tâches d'enseignement, l'Ordre dominicain et l'Église catholique dans ses

1. Étienne Fouilloux, « Dialogue théologique ? (1946-1948) », dans Serge-Thomas Bonino (dir.), *Saint Thomas au XX^e siècle*, Paris, Éditions Saint-Paul, 1994, p. 153-195.

instances hiérarchiques lui ont confié des missions absorbantes dont je ne retiendrai que deux : l'apurement de la situation compromise du vicariat dominicain à Haïti et le redressement de la Communauté des Béatitudes, minée par les multiples déviances de ses bergers. Entre les cours et ces charges ecclésiales, il y avait de quoi occuper son homme à temps plein, aussi actif et organisé soit-il.

Et pourtant le religieux dont j'ai fait la connaissance en 1991 préparait aussi à l'université de Bordeaux, sous la direction de Marc Agostino, un mémoire de DEA sur les débuts de la *Revue thomiste*, soutenu avec succès à l'automne de la même année. Car ce théologien en herbe était doté d'un solide bagage historique, acquis au cours d'études antérieures à son entrée en religion, dans des classes préparatoires à l'ENS et à l'Institut d'études politiques de Paris, dont il est diplômé. Il se voulait aussi historien du contemporain, comme il me l'écrivait le 24 avril 1991 : « Cette histoire de la théologie catholique au XX^e siècle que vous évoquez est bien la perspective que je poursuis, dans les limites toujours étroites des monographies sans lesquelles on ne dit rien de précis ni de pertinent, mais dans le désir de servir à une véritable intelligence, aussi globale que possible, du rôle et des conditions de la théologie à l'intérieur de l'Église. Les historiens, je le crois, ont beaucoup à apporter aux théologiens, non pour frapper de stérilité les conclusions de ces derniers, mais pour leur rappeler l'essentielle vitalité dynamique de l'intelligence de la foi. » Vaste programme, mais combien stimulant pour quelqu'un qui cherchait au même moment à convaincre les historiens de l'infirmité d'une histoire religieuse aveugle aux sources intellectuelles et spirituelles de la foi des chrétiens.

Le projet second d'Henry Donneaud, derrière sa priorité théologique, n'était rien moins qu'une histoire du renouveau thomiste depuis l'encyclique fondatrice *Aeterni patris* de Léon XIII en 1879 : histoire réclamée par Jacques Maritain depuis la fin des années 1920 mais restée en jachère malgré les contributions notables de Philippe Chenaux et de Michel Fourcade, naguère, ou de Sylvio Hermann de Franceschi, aujourd'hui. Les charges d'enseignement et d'encadrement confiées à Henry Donneaud au sein de la province dominicaine de Toulouse et de l'Église de France n'ont pas permis la réalisation d'un tel projet, pourtant esquissé dans un certain nombre de cours. Mais il n'y a pas renoncé complètement. Au hasard de colloques et de sollicitations ponctuelles, il a fourni de multiples pierres d'attente pour une telle histoire. Ce sont celles-ci, dispersées dans de multiples revues et recueils, qui fournissent la matière du présent volume. Ainsi notre rencontre de 1993 autour de la *Revue thomiste* s'est-elle répétée plusieurs fois, à Toulouse, à L'Arbresle, à Montpellier, à Paris ou à Rome : l'historien et le théologien ont eu maintes occasions de reprendre, devant des publics variés, le dialogue entamé il y a trente ans. Henry Donneaud a toujours suivi de près mes travaux et m'a fait l'amitié de réagir au manuscrit qui devait devenir *Une Église en quête de liberté*², dans une longue lettre circonstanciée du 28 août 1997.

Alors, Henry Donneaud « historien du dimanche » ou théologien mal converti à l'histoire ? Nullement. Chacun des textes qu'on va lire obéit aux saines méthodes de la recherche historique avec une rigueur et une honnêteté bien éloignée de préoccupations utilitaires ou apologetiques. Certes, Henry

2. Étienne Fouilloux, *Une Église en quête de liberté. La pensée catholique française entre modernisme et Vatican II, 1914-1962*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998.

Donneaud est un historien de type un peu particulier : il travaille moins sur les archives ou les sources inédites que sur les sources imprimées et publiées, bien qu'il sache tirer à l'occasion le meilleur parti de correspondances, comme celle de son confrère Marie-Michel Labourdette avec le philosophe laïc Étienne Gilson. C'est un historien des textes, qui travaille sur les productions théologiques du xx^e siècle avec la même acribie que sur les textes médiévaux qu'il fréquente par ailleurs en théologien. Alors que l'historien est contraint, par l'ampleur de sa documentation archivistique, de se focaliser sur une seule période, le théologien fait bénéficier ses recherches sur le xx^e siècle de la profondeur de champ que lui donne sa connaissance de l'enracinement des problèmes dans la pensée médiévale. Mais il n'en profite pas pour subvertir l'histoire au profit de la théologie, ni pour produire une sorte de mixte douteux entre histoire et théologie. C'est en historien qu'il traite les multiples courants de la théologie contemporaine, soucieux avant tout d'en comprendre les divers protagonistes, sans chercher à trier les bons des mauvais.

Certes, Henry Donneaud est dominicain et thomiste. C'est à partir de cette double identité qu'il aborde les débats et combats théologiques du xx^e siècle. Dominicain, il s'efforce d'y restituer la place de ses confrères, sans la majorer mais en signalant l'originalité de leur apport à un pluralisme naissant et contesté. Thomiste, il contribue à réévaluer le rôle des disciples de saint Thomas dans l'élaboration de la pensée catholique contemporaine, non sans souligner la diversité de la « grande famille des thomistes ». Pour ses travaux d'histoire, le thomisme d'Henry Donneaud est moins une norme qu'un outil critique mis au service de recherches derrière lesquelles il sait s'effacer pour accorder tout l'intérêt qu'elles méritent aux différentes positions en présence, qu'elles soient thomistes ou pas.

Les quatre parties dans lesquelles ses *membra disjecta* sont réunies illustrent une telle méthode. La première rassemble des études concernant l'insertion du thomisme renaissant dans l'effervescence intellectuelle du catholicisme français à la fin du xix^e siècle et au début du xx^e , avant la césure de la Grande Guerre. La pente dominante de l'historiographie de la période suggérait que le thomisme voulu par Léon XIII était rapidement passé du statut d'innovation, par rapport à l'éclectisme antérieur, à celui de rempart doctrinal contre le modernisme, c'est-à-dire contre les tentatives historiques, philosophiques et théologiques pour adapter le message chrétien à la modernité : thomisme « antimoderne », selon le titre du jeune Maritain en 1922. La nuance apportée par Henry Donneaud est de taille. Il insiste fortement sur l'aspect novateur du thomisme restauré dans les premières livraisons de la *Revue thomiste*. Et s'il reconnaît le caractère réactif de nombre de dominicains thomistes dans la crise moderniste, il montre que plusieurs d'entre eux, Gardeil, Mandonnet ou Schwalm n'étaient pas seulement, comme leurs confrères romains, des gardiens vigilants de l'orthodoxie et qu'ils constituaient, pour Maurice Blondel ou ses amis, des contradicteurs exigeants mais reconnus.

La deuxième partie de l'ouvrage est tout entière consacrée au Saulchoir, couvert d'études de la province dominicaine de France, et à sa figure de proue le père Marie-Dominique Chenu. Contre une sorte d'histoire sainte qui majore l'unité de la maison de Kain, puis d'Étiolles, derrière son chef de file, Henry Donneaud en restitue de façon difficilement contestable la diversité, le thomisme du

« dépassement de soi » du père Chenu et de ses lieutenants Congar ou Féret n'en étant qu'une variété, à côté d'un thomisme de « classique observance », d'un thomisme « historico-doctrinal » et d'un thomisme « critique ». Plus audacieusement encore, Henry Donneaud montre combien la pensée du père Chenu a pu évoluer sur un point aussi important que le caractère scientifique de la théologie médiévale, dans le sens aristotélicien du terme. En 1927, face à une pensée laïque qui lui conteste un tel caractère, Chenu insiste fortement sur la scientificité de la théologie du XIII^e siècle. En 1942-1943, l'adversaire n'est plus le même : face à théologiens romains proches du magistère qui tentent d'imposer le monopole de la scolastique, il souligne au contraire sa relativité dans un concert pluraliste où elle est seulement une voie privilégiée d'accès à la vérité. Si on ne devait retenir qu'un seul exemple de l'efficacité de l'histoire des textes selon Henry Donneaud, ce serait celui-ci.

Les deux autres parties de l'ouvrage rassemblent ses interventions sur deux des grands débats théologiques du second xx^e siècle : l'affaire dite de la « nouvelle théologie », dans les années 1940 et 1950 et celle autour de la réforme conciliaire dans les années 1960 et suivantes. Sur la première, Henry Donneaud s'attache moins à l'opposition entre la théologie thomiste et la « nouvelle théologie » à fondement biblique ou patristique, qu'aux diverses nuances de la première. Contre les tenants de la « nouvelle théologie » qui en font un bloc, il montre combien ces nuances sont importantes, sur des problèmes clés comme l'existence d'une philosophie chrétienne ou sur les rapports de la théologie à l'histoire, entre le laïc Étienne Gilson, l'abbé Charles Journet, proche de Maritain, ou ses confrères les pères Gagnebet et Labourdette, dont il contribue à faire entendre la petite musique dans un concert passablement dissonant.

Henry Donneaud n'est pas un spécialiste de l'histoire du concile Vatican II. Mais la clarté de son esprit fait merveille pour débrouiller de façon distanciée la question polémique de l'herméneutique du concile, avec toute la gamme des positions entre rupture et continuité. Le chapitre qu'il lui consacre fait litière de bien des controverses inutiles et mériterait d'être lu en priorité par tous ceux qui s'intéressent à Vatican II. Les autres textes de cette dernière partie de l'ouvrage sont plus engagés. À tort ou à raison, le thomisme fait figure de vaincu d'un concile où les tenants de la « nouvelle théologie » ont tenu le haut du pavé. Ou du moins un certain thomisme qui avait trop tendance à s'identifier avec le magistère. Ce n'est pas une raison pour le jeter au rebut, estime Henry Donneaud qui a le courage de s'attaquer aux nouvelles stars de la théologie que sont, dans des sens opposés, les deux prêtres suisses Hans Küng et Hans Urs von Balthasar. Rares sont notamment les audacieux qui se risquent à contester le monument qu'est devenu Balthasar, proche de Jean-Paul II qui l'a fait tardivement cardinal, et de Benoît XVI. Or Henry Donneaud ne craint pas de montrer que, sur un point précis au moins, son procès de la théologie scolastique porte à faux, car il est fondé sur une lecture biaisée des textes de saint Thomas...

On l'aura compris : pour Henry Donneaud, la pratique de l'histoire de la théologie est un révisionnisme au meilleur sens du terme. C'est-à-dire une méthode qui n'accepte aucune idée reçue sans examen approfondi et qui revisite l'historiographie dominante, non pour la contester systématiquement et lui en substituer une autre, mais pour éviter d'en faire une orthodoxie contraignante. Son apport dominicain et thomiste contribue à rendre aux débats théologiques

PRÉFACE

du XX^e siècle toute leur complexité en évitant les schémas binaires et en restituant quelques-unes des nuances d'un arc-en-ciel de positions passablement bariolé. Outre la richesse en contenu de chacun de ses chapitres, telle est la salutaire leçon de méthode que ce volume administre sur preuves et sans aucun dogmatisme.

Étienne Fouilloux
Professeur émérite à l'université Lumière - Lyon 2